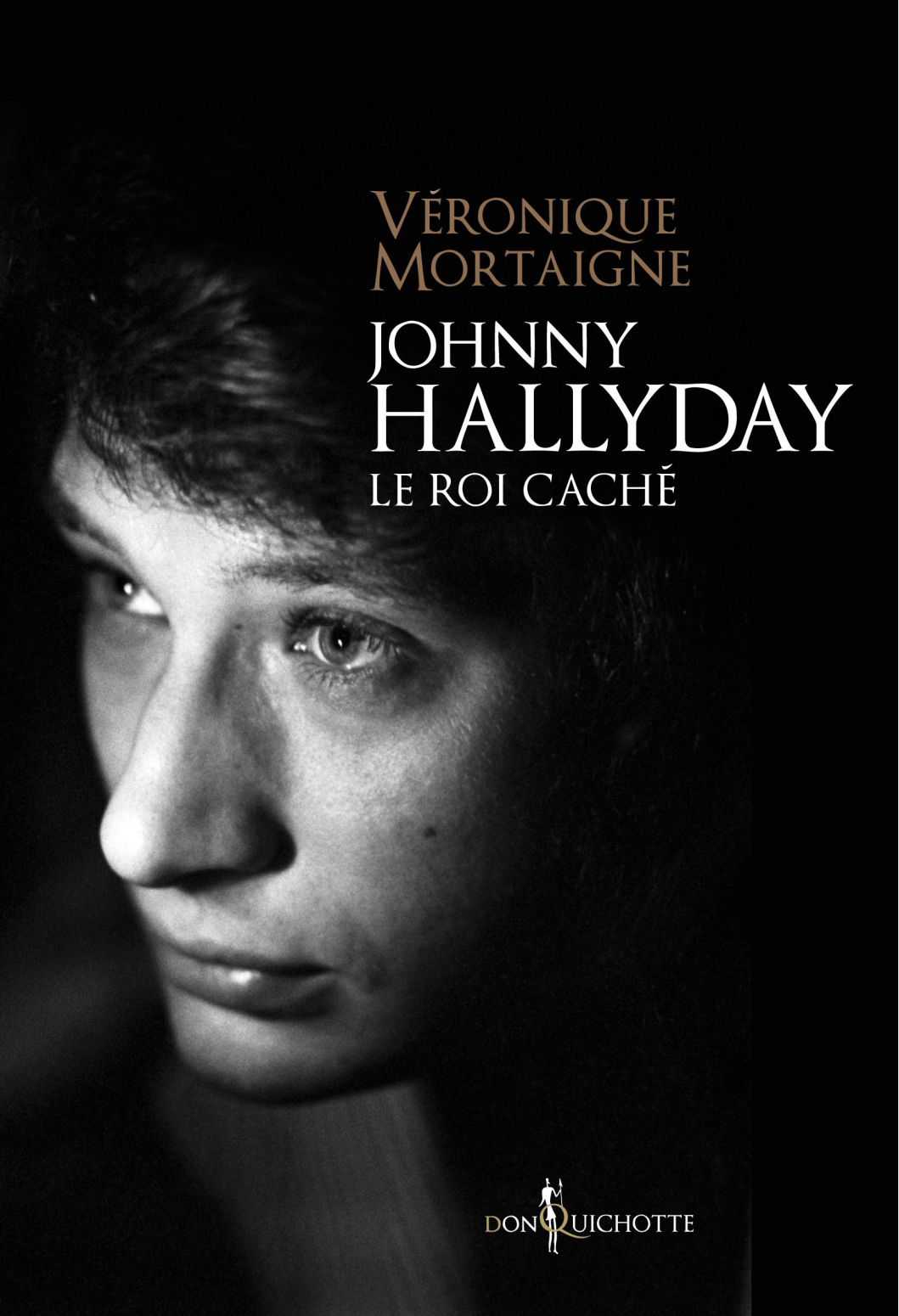
Véronique
Mortaigne
JOHNNY
HALLYDAY
LE ROI CACHÉ
DON QUICHOTTE

Johnny Hallyday,
le Roi caché

Véronique Mortaigne

Johnny Hallyday, le Roi caché

Don Quichotte éditions

© Don Quichotte éditions, une marque des éditions du Seuil, 2009

ISBN : 978-2-35949-721-2

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Aux Contis.

Le 11 mars 2009, la direction du groupe Continental annonçait à ses 1 120 salariés la fermeture de leur usine de pneumatiques de Clairoix, dans l'Oise. 2009 fut une année de crise. Les Contis, en colère, ont inauguré un mode de résistance têtu. À leur manière, ils ont allumé le feu, et fait barrage aux abus sociaux.

Le Tour 66

Ma gueule
Je veux te graver dans ma vie
Joue pas de rock'n'roll pour moi
Dégage
Diego, libre dans sa tête
Ça peut changer le monde
Excuse-moi partenaire
Marie
Que je t'aime
Gabrielle

« Unchained Melody » :
Allumer le feu
Requiem pour un fou
Le pénitencier
La fille de l'été dernier

« Unplugged » :
Blue Suede Shoes
That's All Right Mama
La terre promise
I Got A Woman
Quelque chose de Tennessee

Medley Rhythm'n'blues :
Les coups
Noir c'est noir
Je suis seul
Aussi dur que du bois

Jusqu'à minuit
Derrière l'amour
Le bon temps du rock'n'roll
La musique que j'aime
L'envie
Ça n'finira jamais
Et maintenant

Musiciens :

Philippe Uminski (direction musicale et arrangements), Robin Le Mesurier (guitares), Clint Walsh (guitares), Laurent Vernerey (basses), Maxime Garoute (batteries), Yohan Dalgaard (claviers), Brad Cole (piano), Greg Zlap (harmonica), Nayanna Holley, Amy Keys, Alain Couture (choristes). Avec The Vine Streets Horns : Harry Kim (trompettes), Arturo Velasco (trombones), George Shelby (saxophone tenor), Ernie Fields Jr. (saxophone baryton).

Mise en scène : Bernard Schmitt
Lumières : Jacques Rouveyrollis
Décor : Mark Fischer
Spectacle produit par Jean-Claude Camus Productions

Ma gueule
Gilles Thibaut/Philippe Bretonnière, 1979.
2e minute du concert Tour 66.

Il y a une introduction, un peu tapageuse, de la fumée. On sait où l'on est : dans un concert d'Hallyday, dans une zone assez ombrageuse, qui mélange le rock et la grande variété. Hallyday est impressionnant ainsi, à contempler la foule. Entrée réussie. On imagine *Ma gueule* interprétée par une femme. Mais le déferlement de virilité imposé par le chanteur n'ouvre aucune brèche pour l'exercice.

Comme au premier jour

JOHNNY ET SA BANDE logent à l'Hôtel du Golf, un établissement qui donne sur le vert des hauteurs de Saint-Étienne, d'où l'on constate que le relief presque montagneux fait de la ville une impasse dans le centre de la France. L'hôtel a opté pour le noir et le violet, des lustres assez clinquants, du plastique en abondance, une vaisselle design et des garçons tout de noir vêtus. Ça tombe bien, Johnny Hallyday s'habille aussi en noir. L'Hôtel du Golf n'est pas un hôtel de luxe, mais il a une suite, occupée par les Hallyday, des salles de séminaire, une piscine et une terrasse, idéale pour les mariages estivaux, et une grande grille à commande automatique.

Dehors, en haut de la colline, il y a des fans. Un tatoué, cheveux longs, gros bedon, qui tient un chien en laisse, frange sur le museau, ventre rond. Une jeune femme aux yeux patients. Tout est vert, bucolique, calme. Au premier virage, quelqu'un a garé une voiture, carrossée en rondeurs et en rouge sang, avec aigles et flammes, pare-chocs de folie ! Deuxième virage, c'est une Harley-Davidson vert pomme, sacoches à franges

de cow-boys. Ces objets culte, et chers, sont donnés à voir à Johnny.

Leurs fiers propriétaires ne sont pas loin, mais ils ne sont ni dedans ni dessus. Ils en font une offrande silencieuse, avec une infinie gentillesse, à mille lieues de l'excitation hystérique des concerts « yéyé » des années 1960. Il n'est pas question d'assagissement. Non, un lien instinctif s'est tissé entre Hallyday et ses fidèles suiveurs. Ce qu'ils savent : qu'il faut le laisser en paix. Qu'il est leur jeunesse et leur exemple. Qu'il a du chagrin. Qu'il est parfois cassé, qu'il a des insomnies, qu'il est souvent volatil.

Le cerner revient à s'enfoncer dans la brume. Cela s'approche du style Lao Tseu, le sage contemporain de Confucius, ainsi défini par Henri Michaux dans *Un barbare en Asie*[1], au chapitre des Chinois : un sage jette devant vous des cailloux, sans dire qu'en réalité ce sont des fruits, et surtout sans vous aider à les peler. Les cailloux d'Hallyday s'appellent des chansons. Excellent interprète, il les habite, mais suffisamment librement pour que chacun se les approprie, et les goûte.

À la sortie du Zénith de Saint-Étienne, les gens sont contents, ils ont fait la queue avec sagesse. Et puis Johnny a donné. « Il respecte son public », commente un Stéphanois ébahi. « Ce n'est pas comme le concert de Police en 2007 au stade Geoffroy Guichard. À la sortie, on avait l'impression que c'était la fin d'un match de foot où les Verts auraient perdu. » Ici, dans

1. *Un barbare en Asie*, Henri Michaux, coll. L'Imaginaire, éditions Gallimard, 1986.

la cité de la Manufacture d'armes, fermée, dans la ville des mines, fermées, le football est un mythe. En 2003, Hallyday a affronté le « Chaudron » Geoffroy Guichard, stade construit en 1931 « à l'anglaise », c'est-à-dire à angles droits, et qui porte le nom du fondateur des magasins Casino, à l'origine une création stéphanoise. L'endroit est mythique, les Verts de l'AS Saint-Étienne ont aligné les succès en championnat et les joueurs d'exception, comme cet autre Johnny, Johnny Rep, un attaquant international hollandais qui brilla à Saint-Étienne de 1979 à 1983, et inspira une chanson à Michaël Furnon, leader du groupe de rock français Mickey 3D. L'auteur y décrit les préparatifs et l'entrée sur la pelouse de l'idole des verts stéphanois, ange blond, qui enlève son pantalon dans les vestiaires, enfile son maillot, entre dans le stade escorté par la lune, les crampons affutés, et la foule chante.

Johnny Hallyday n'est pas « footeux », il se fout du ballon rond, il n'organise pas de parties croisées comme Patrick Bruel. Mais il sait enfiler son maillot de chanteur, tandis qu'il devient ange dans les vestiaires. Il sait éviter les croche-pieds. Cette fois cependant, en guise de hors-d'œuvre, il s'est mis au vert et a choisi de rôder sa « dernière tournée » en tournant le dos au gigantisme.

À Saint-Étienne, le Tour 66, qui fait suite au Flash-back Tour de 2006, commence en douceur par un Zénith confortable, un bâtiment de 6 500 places, construit en béton élégant et dessiné par l'architecte

britannique Norman Foster. Ce Zénith inauguré en 2008 est le dernier-né d'un programme initié en 1981 par Jack Lang, ministre de la Culture de François Mitterrand, sur une idée du producteur de spectacles Daniel Colling : doter les villes de salles populaires de grande capacité grâce à un programme d'équipement à financement mixte. Hallyday, qui a fait toutes les guerres, a fait tous les Zéniths de France.

Soigner son entrée est une règle au music-hall. Celle du Tour 66 est inédite, parfaite. Surgi du fond de scène, Johnny est introduit par un flot de lumière et de son. Puis tout s'arrête. Jambes écartées, micro en main, il attend. La foule frémit, en silence. Il la contemple, sans bouger, sans ciller. Le round d'observation dure de longues minutes, et c'est très, très gonflé. De ci de là, on crie : « Johnny ! » L'artiste est offert. Et puis il lâche, du fond du ventre : « Quoi ma gueule ? » Premiers évanouissements devant.

Les paroles de la chanson portent en elles le malaise de plusieurs catégories de population : les alcoolos, les marginaux, les insatisfaits, les bagarreurs, les irritables, les travailleurs de nuit, les plaqués, etc., auxquels s'ajoutent les susceptibles et tous ceux et toutes celles qui ont de la compassion pour les précédents – ce qui finit par faire du monde. Chanson phare d'un répertoire construit en cinquante ans de vie française, *Ma gueule* n'est pas née dans la gaieté. Les paroles doivent être relues : « C'est ton œil que je prends au mot. » Des nuits blanches, des jours

sombres, tout est inscrit dans les rides. Il existe un compagnonnage étroit entre « sa gueule » et son propriétaire. Quand il a mal, elle pleure. Les paroles furent écrites en 1979 par Gilles Thibaut, un habitué des adaptations françaises de rocks anglo-saxons, attaché à Johnny Hallyday pendant dix ans, de 1965 à 1975, avant d'aller servir Claude François.

Les années 1970 ont été dures à Hallyday. Alcool, drogue, folie des tournées et des nuitées sauvages avec favoris et favorites. En 1979, il a le visage bouffi. Gilles Thibaut cherche une nouvelle chanson pour son interprète préféré. Il se souvient de notes prises en 1974, après qu'il avait croisé dans un studio d'enregistrement Alice Sapritch, actrice à la « gueule » tordue, une laide qui n'eut de cesse de s'embellir par son talent, son humour caustique et son style : le fume-cigarette, le chignon, l'œil noir, la morgue aristocratique. Sapritch avait dit : « Tu devrais m'écrire une chanson. D'ailleurs, j'ai le sujet et le titre : "Ma gueule". » Belle gueule, Hallyday s'empare du concept. Il y ajoute une voix au grain incomparable, le souffle et l'envie.

Le music-hall impose également de soigner sa sortie. Celle du Tour 66 est aussi parfaite que l'entrée. Le visage bouleversé, Hallyday conclut son combat contre le temps par une interprétation résolument rock d'un classique de la variété française, *Et maintenant*, créée par un énergumène tout aussi vif en scène. Le 17 février 1955, à l'Olympia, un cinéma du boulevard des Capucines que Bruno Coquatrix venait de

transformer en music-hall, la jeunesse intrépide cassait les fauteuils et brisait les vitres. Pour qui ? Gilbert Bécaud, l'homme à la cravate à pois bleus et blancs, capable de déclencher l'hystérie collective en frappant sur un piano. *Et maintenant* est une magnifique et déchirante chanson d'amour, de rupture et de solitude. Bien évidemment, le public de Johnny Hallyday le prend pour lui, aidé en cela par un petit glissement de texte (« Et maintenant, vous êtes partis. » – « Oh ! » d'indignation dans la salle).

Écrite par Pierre Delanoë et composée par Gilbert Bécaud en 1961, *Et maintenant* a fait le tour du monde sous son titre anglais *What Now My Love*. Elle a compté Frank Sinatra parmi ses dizaines d'interprètes, mais aussi Elvis Presley et Nanette Workman, chanteuse et amante sulfureuse de Johnny Hallyday dans les années 1970. On ignore si le King l'avait chantée lors de son tout dernier concert le 26 juin 1977 à Indianapolis, mais rongé par les médicaments et cependant en pleine voix, il n'avait pas évité les emballements de *I Got A Woman*, un titre emprunté à Ray Charles en 1956. Pour sa « dernière tournée », Hallyday inscrit *I Got A Woman* à son tableau de chasse et y ajoute l'une des œuvres fondatrices de son maître à chanter Elvis, *That's All Right Mama*, de 1954, prototype du rock'n'roll naissant.

Les tournées d'adieu ont cet avantage de dévoiler le professionnalisme acquis de leurs protagonistes. Hallyday a cinquante ans de métier. Ce type long et mince, en boots à talons et costume noir à paillettes,

connaît par cœur les postures du rocker : une jambe devant, l'autre arquée en arrière ; un genou à terre ; un rythme battu du bout du pied. À quoi lui servirait-il de se déhancher comme à vingt ans ou de se jeter sur le sol ? Il lui suffit d'un geste, et d'un groupe qui joue fort, vite, avec un très gros son, comme on dit chez les musiciens. Il lui suffit de positionner un tabouret au bon endroit, sous son postérieur, mais légèrement en arrière, pour chanter assis, jambes écartées, sans que le public s'en aperçoive. On le croirait debout. Du grand art.

La gueule d'Hallyday, c'est d'abord et surtout sa voix, et cette façon qu'il a de la lancer au cœur, du premier au dernier rang – celui que l'on regarde d'abord, disait Juliette Gréco, « car c'est ceux-là qu'il faut séduire en premier lieu, ceux qui voient mal, qui sont loin, et qui doivent sortir aussi heureux que les mieux placés[2] ».

Pour atteindre les Stéphanois au plus près, Hallyday s'installe parfois sur une petite scène carrée, campée au milieu des méritants, le parterre, là où s'agite le peuple des gens debout. Il y accède par une passerelle descendue du toit et s'y livre à une séquence « musique que j'aime ». Il a traversé la foule d'une démarche lente, ponctuée de quelques talonnades énergiques. À deux doigts du public, il s'adonne à une révision parfaite de ses sources de rockn'roller : *Le Pénitencier*, du Presley, ou encore *La Fille de l'été dernier*, une adaptation d'Eddie Cochran par Long Chris, son

2. Propos recueillis par l'auteur.

« pote » Christian Blondieau, dont Johnny a épousé la fille Adeline le 19 juillet 1990.

Le Tour 66 est placé sous la souveraineté de l'aigle américain, symbole favori d'Hallyday. Quand il achète un terrain à Ramatuelle pour accéder au statut de Tropézien certifié, et fait construire La Lorada (une composition des noms de ses enfants, Laura et David), style hacienda mexicaine, il la dote d'un bassin avec un aigle en mosaïque marron au fond, d'un goût moyen, décrit Yves Bigot dans *La Folle et Véridique Histoire de Saint-Tropez*[3]. Bernard Schmitt, qui a conçu les décors, a placé quatre statues d'aigles humains, hermaphrodites, métalliques, et en haut, une tête d'aigle aux yeux percés de lumières rouges. Des machines articulées disposent, à leur guise, des écrans vidéo au-dessus de la tête du chanteur en pantalon noir et veste constellée de sequins. La scène mesure 60 mètres de large, 30 mètres de profondeur, le décor pèse 280 tonnes.

Bécaud a beau s'imposer en fermeture, avec ce Tour 66 débutant, ce sont avant tout les noces de la France profonde et de l'Amérique que Johnny et son public célèbrent conjointement. C'est la bannière étoilée qui surgit dans la foule, là où apparaissent les drapeaux marocains ou tunisiens lors des concerts de musiques communautaires. Dans la nation qui passe pour être l'une des plus américanophobes du monde,

3. *La Folle et Véridique Histoire de Saint-Tropez*, Yves Bigot, éditions Grasset, 1998.

le chanteur et ses suiveurs ont cette passion commune des grands espaces, du rock casseur de tabous, des blousons marqués du sceau de l'aigle US, des Harley-Davidson, des « trucks » – les camions à faire peur –, des canyons, des cactus et des motels qui longent les routes de poussière. Entre eux, la communion s'opère selon des rituels invariables : la foule lève la main, doigt pointé au ciel, pour le refrain de *Que je t'aime*, met les bras en croix au-dessus de la tête pour celui de *Gabrielle*, à l'instant où Johnny entonne « forçat de l'amour » et refuse de mourir enchaîné par la chair.

Et maintenant
Pierre Delanoë et Gilbert Bécaud, 1961.
150e minute.

Contresens sur la chanson, chanson d'amour et de renaissance, l'une des plus emplies de pathos du répertoire de Gilbert Bécaud. Hallyday la prolonge, il la traite avec une fluidité que le style plus saccadé et nerveux de Bécaud ne laissait pas supposer. Hallyday est un grand interprète. C'est la dernière, aux rappels, et la sortie est parfaite.

La der des ders

Le dimanche 10 mai 2009, dans les coulisses du Zénith de Saint-Étienne, Jean-Claude Camus, le producteur historique de Johnny, est étonné par son artiste. « Cette quasi-absence pendant les répétitions, c'est fou. Et puis voilà, il monte en scène, et c'est parti[4]. » À la fin du concert, on le suppose fatigué, on l'attend, le voici. Dans les soutes du bâtiment de verre et de béton, le chanteur travailleur de force descend un escalier en ciment, seul. Il va rentrer à Paris en avion, là, dans la nuit, avec Jean-Claude Camus. Camus, en invariables chemise blanche et costume bleu marine, est aussi une attraction pour le public de Johnny Hallyday, surtout en province. Quand il pénètre dans la salle flanqué d'un homme de la sécurité, les spectateurs le photographient. Grand observateur de l'important – l'entrée et la sortie de scène – Camus pointe son nez quelques minutes avant le début du combat, et revient quelques minutes avant la fin. Puis il attend dans les loges. C'est un baromètre, une horloge.

4. Propos recueillis par l'auteur.

Grande carcasse et belle prestance, Jean-Claude Camus a de petites lunettes et un gros chien, tout mignon, tout velu, tout soigné, tout beige. Une sorte de 4×4 noir attend dehors. Dans le printemps stéphanois, l'obscurité est épaisse, il y a un vent à décorner les bœufs. L'avion privé a obtenu le permis de décoller, à minuit. Pour Hallyday, tout est possible. Ce soir-là, l'artiste n'est pas pressé. Le lendemain, c'est relâche. Le Tour 66 vient de commencer, mais il marque cependant une pause santé. Et voici Johnny, furtif. On a à peine le temps de vérifier le pouvoir de ses yeux, bleus, tranchants. On le voit soudain étonnamment frêle, petit, presque maigre, enveloppé dans une veste de jean, mais souriant.

La poignée de main est ferme. Il vient de donner trois heures d'un concert très physique et il est « heureux », dit-il de sa voix grave, si marquante, parce qu'il a aimé la couverture que lui consacre *Le Monde 2*, le supplément hebdomadaire du *Monde*, à l'occasion de la sortie du film *Vengeance* de Johnnie To. « J'ai eu plein de coups de fil après la parution. Des gens de cinéma aussi, plein. »

Sur la couverture du magazine, il a le front posé sur la main, la barbiche rare, la peau marquée, plissée, des traces de couperose, et l'œil limpide. Le cliché a été réalisé par un photographe américain, Stephen Pike. La beauté est dans le profil taillé à la serpe. Au cou, Hallyday porte un pendentif, un Christ en croix, et devant, comme pour alourdir encore la condition du chanteur, ou faciliter sa rédemption, une guitare électrique stylisée.

Le Tour 66 a démarré à Saint-Étienne le 8 mai 2009, date anniversaire de la victoire des Alliés contre l'Allemagne nazie. Johnny Hallyday aurait-il donné dans la commémoration historique ? La réponse est plus pragmatique. La date du 13 mai avait été retenue : un milieu de semaine au cœur de la France qui travaille. Le démarrage aurait ainsi été consacré aux fans, aux inconditionnels, à ceux qui n'hésitent pas à parcourir des centaines de kilomètres et à prendre des jours de congé pour « en être » ; à ceux qui portent la ceinture à tête d'aigle, les clous, les jeans effilés, les bracelets en forme de chaîne à vélo, la barbiche. Mais la demande immédiate du public a fait ajouter « des dates à l'envers », soit deux soirs avant le coup d'envoi prévu, explique Jean-Claude Camus.

Johnny et Jean-Claude, c'est bonnet blanc et blanc bonnet. Le choix de faire débuter le Tour 66 au Zénith de Saint-Étienne est un cadeau de la star à Jean-Claude Camus, son bras armé pour les questions de spectacle. Bien qu'officiellement à la retraite, celui-ci a gagné l'appel d'offres de la mairie stéphanoise pour la gestion de cette salle flambant neuve. C'est donc à Saint-Étienne que Johnny, inaugurant le Zénith en question le 6 octobre 2008, a annoncé son Tour 66 et affirmé que, après cela, rideau. Ou presque. « En 2009, je célébrerai mes cinquante ans de carrière, je vais avoir 66 ans en juin prochain. J'ai envie de faire de la musique autrement, et de passer plus de temps avec ma famille. J'ai déjà eu l'occasion de voir sur scène un artiste qui avait dépassé l'âge limite. Cela m'a déterminé à arrêter tant que j'étais en forme. »